

L'AUTOMOBILE JAUNE

Juin 2016

Texte original écrit par Sally Campusano Torres

Traduit par Alice Bonnefoi

L'Automobile jaune

RÉSUMÉ DE L'INTRIGUE

Que fait un homme quand il trouve une automobile abandonnée sur une route déserte en pleine nuit avec les clefs sur le contact ? Il la prend pour lui ? Il la laisse ? Il appelle la police ?

Grâce à cette découverte, un *homme seul* fait face à l'obligation de prendre une décision, de comprendre où sont ses limites et son envie de changer le cours de sa vie qu'il a eu jusqu'à présent.

Cependant, cette décision devient encore plus complexe quand un *homme incapable* et une *femme perdue* arrivent sur les lieux. C'est ainsi que trois êtres humains désespérés vont dévoiler leurs contradictions et leurs craintes et vont finalement pouvoir prendre une décision drastique en ce qui concerne leur existence tronquée.

En fin de compte, l'automobile jaune est l'obstacle auquel se heurtent ces trois êtres humains dans la fuite qu'ils ont entreprise, un obstacle qui les obligera à faire front au laisser-aller, au manque de courage et au vide.

PERSONNAGES

L'homme seul, échappant à sa vie suite à une tentative de suicide ratée. Il porte un costume de bureau, une cravate et des chaussures élégantes.

L'homme incapable, marchant sur une route solitaire en pleine nuit. Il porte des chaussures de sport, un tee-shirt couleur abricot trois tailles trop grandes pour lui et un pantalon couleur kaki, qui ne paraît pas vieux, mais qui ne paraît pas neuf non plus.

La femme perdue, désespérée et angoissée. Elle a des chaussures à talons hauts noires, type talons aiguilles de 20 centimètres.

L'Automobile jaune

Une automobile jaune à quatre portes. Les portières sont ouvertes.

Un espace ouvert et une musique qui résonne depuis le poste de radio de l'automobile.

C'est la chanson *Du jazz dans le ravin* de Serge Gainsbourg qui tourne en boucle, sans arrêt, du début jusqu'à la fin.

Écoute

C'est toi qui conduis ou moi ?

C'est moi, bon alors tais-toi

Y a du whisky dans la boîte à gants

Et des américaines t'as qu'à taper dedans

Écoute

Écoute un peu ça, poupée

T'entends ? Mon air préféré

Mets-moi la radio un peu plus fort

Et n'aie pas peur, j'veais pas aller dans les décors

Soudain

Juste avant Monte-Carlo

C'est ça, c'est ça l'manque de pot

V'là qu'la Jaguar fait une embardée

Et droit devant là v'là qui pique dans le fossé

Et pendant que tout deux agonisaient

La radio, la radio a continué d'gueuler

Demain on les ramassera à la petite cuillère

1. LA DESCRIPTION DE LA SCÈNE

L'homme seul :

Il y a une auto au bord du ravin, c'est une auto jaune, toute petite, elle a les portières ouvertes.

Il n'y a personne à l'intérieur de l'auto, elle est juste là, au bord, à la limite, sur le point de...

Tomber, oui de tomber.

Il n'y a pas d'indices montrant la présence de quelqu'un ici récemment.

C'est... une... automobile abandonnée, c'est ça, exactement ça, tout ce qui représente une automobile abandonnée.

Et comme elle est abandonnée on a envie de l'appeler automobile et pas auto ou petite auto, c'est

une

manière

de

la valider, de la faire exister, encore plus dans la situation dans laquelle elle se trouve

encastrée dans un ravin

ici

juste au bord du chemin.

À l'entrée du vide.

L'auto-mobile ne bouge pas,

l'auto-mobile ne chancelle pas.

C'est pour ça qu'il est impossible de prédire de manière exacte à quel moment elle pourrait tomber.

J'essaye de m'approcher.

2. LES QUESTIONS

L'homme seul :

Je pense aux raisons qui conduisent une personne à abandonner de la sorte une automobile au bord d'un ravin.

Drogues ? Suicide ? Homicide ? Cacher un corps et revenir à n'importe quel moment ?

Pratiquement sur le point de tomber,

avec les portières ouvertes

avec les phares éteints

avec la radio allumée

avec les clefs sur le contact, il me semble.

Je crois que les clefs sont sur le contact, je ne suis pas sûr.

De là où je suis, avec la distance existante entre mon corps et l'objet,

je n'arrive pas à... voir... à... distinguer si les clefs y sont accrochées.

Je pense que oui.

En fait, quand je regarde en biais

quelque chose brille

il y a une petite, minuscule, presque imperceptible lueur de quelque chose de métallique juste à cet endroit

à l'endroit où devraient se trouver les clefs.

J'aimerais savoir s'il y a les clefs.

Comme l'auto-mobile

est abandonnée

je pourrais la prendre

et

conduire sur la route.

3. UN CHEMIN QUI S'OUVRE

L'homme seul :

La route de nuit

si je conduis sur la route de nuit personne ne saura que c'est une auto que j'ai empruntée,

personne ne saura que je conduis une automobile abandonnée,

que nous sommes deux abandonnés circulant sur la route, vers une destination inconnue,

je pourrai aller loin

je pourrai aller au bord

de

la

mer

avec

l'

automobile abandonnée

et je pourrai l'abandonner aussi

ou bien rester dedans

ouvrir les portières

pour que s'engouffre une vague et entre l'eau salée

le sable et les algues

par les quatre portes

et l'inonde

et efface tout type de traces.

Je m'approche

je la regarde

le terrain est vertical

je pense qu'à n'importe quel moment je pourrais tomber dans le ravin

et ensuite l'automobile

et je m'imagine en train de tomber, de dégringoler, de dévaler la pente

et l'automobile jaune arrivant sur moi

je m'arrête juste avant d'arriver
je sens que quelqu'un me regarde
m'observe depuis un endroit caché
je sens des yeux posés sur mon épaule qui attendent que je tombe
qui attendent que je produise la catastrophe et que tout dégringole et tombe et que tout soit
brûlé et détruit
je m'arrête
je ne souhaite pas être à l'origine des choses, le protagoniste, l'auteur de la tragédie
je n'ai jamais voulu l'être... (je jure que je n'ai jamais souhaité ça).
Voilà pourquoi je suis ici au beau milieu de la nuit en train de regarder une automobile jaune
abandonnée avec les portières ouvertes et avec les clefs sur le contact, il me semble
je m'arrête
d'ici je vois une valise sur la banquette arrière
c'est une valise qui semble être lourde
il y a sûrement des objets dans la valise
des choses qui en disent un peu plus sur la ou les personnes qui ont laissé l'automobile à la
dérive au beau milieu de la nuit
je regarde
j'observe
je m'approche
une étrange frayeur corporelle m'envahit
j'ai des sueurs froides
j'ai les pieds lourds et ils restent collés au sol sans me laisser avancer
je tends lentement le bras gauche et je l'étire au maximum
la pointe de mes doigts frôle le bord supérieur de la portière conducteur
mais je n'arrive pas à franchir le pas
c'est la peur, la panique, la frayeur, le manque d'entrain, la terrible habitude ankylosée de ne
rien faire, l'aboulie pour prendre une décision
je sens que si j'attrape la portière avec tout le poids de mes mains
l'histoire
mon histoire
cette histoire

la narration va muter et elle ne sera plus jamais la même.

Je respire, je ferme les yeux et je me rends à nouveau compte que la musique de la radio continue de tourner

je n'arrive pas à la distinguer

je ne sais pas

c'est une musique lointaine

anachronique

une fête de lumières au milieu du ravin

une parenthèse

une pause

je sens mon dos mouillé, je sens que mes chaussures me vont grandes, je sens mon estomac se tordre, je sens un nœud dans ma gorge, je sens que l'automobile me parle,

quelle idée stupide de croire que l'automobile me parle !

Cela corrobore le fait que je ne suis pas en pleine possession de mes facultés mentales

que le mieux est de disparaître

d'abandonner tout le monde et leur envie de me protéger

de l'abandonner elle et son besoin de me sauver

je sens que l'automobile veut tomber, je sens que je dois la pousser, je sens que peut-être je devrais tomber avec elle, je sens que je m'exaspère, je sens que je m'étouffe. Je m'évanouis.

4. L'EFFONDREMENT

L'homme seul :

Je me réveille, face contre terre, à la verticale, j'ai dégringolé sur plusieurs mètres et maintenant l'automobile est en haut,

Je suis un peu plus bas sur la colline et depuis cette nouvelle perspective je vois seulement la silhouette de l'automobile, j'entends à peine la musique.

J'ai de la terre sur les mains.

La ville est loin et moi, je suis ici, étendu, regardant le ciel.

Le corps meurtri.

Un tum tum tum électronique dans les tempes qui ne s'arrête pas.

J'essaye de me mettre debout, sans succès.

Ces chaussures de ville ne sont pas adaptées pour l'escalade.

Pour des randonnées nocturnes.

Pour des aventures avec des automobiles abandonnées.

Un homme.

Juste à côté de l'automobile, la silhouette d'un homme apparaît.

Il ne bouge pas, ne parle pas, ne respire pas.

Il me demande si je vais bien après l'accident,

je lui réponds que je n'ai eu aucun accident,

qu'en fait j'en ai eu un mais que c'est une débâcle personnelle qui n'a rien à voir avec l'automobile.

Je pense que j'ai perdu ma chance.

Je ne pourrai plus aller à l'automobile et la conduire.

Quelqu'un d'autre est arrivé.

Avec de meilleures chances et une meilleure position physique-géographique par rapport à l'automobile.

C'est un homme.

Seul.

Comme moi au beau milieu de la nuit.

Je lui dis la vérité.

L'homme me dit de prendre l'automobile jaune

qu'il ne dira rien

qu'elle m'appartient.

Je lui dis que je ne peux pas

que mes chaussures ne me laissent pas marcher

qu'il la prenne lui

qu'il surmonte l'angoisse de son... de son

qu'il entreprenne un grand voyage sur la route,

avec une musique de route,

qu'il roule à 140 km par heure avec les fenêtres ouvertes, la musique à fond, sans but, sans destination, sans horaire.

Je ne peux pas, me dit-il.

Je suis un lâche, ajoute-t-il.

Et il déclare être incapable de s'approcher de quelque chose d'inconnu et de mystérieusement abandonné au beau milieu de la nuit.

Il déclare être incapable de tout, il déclare être sur le point de tomber à cause de la peur, il déclare être peu sûr de lui, inefficace, impropre, insignifiant, fatigable, domptable, laxiste, solitaire, défectueux, craintif, vide, stupide. Il déclare être. Commun.

Et je ne sais pas pourquoi j'ai envie de prendre soin de lui.

5. LA DISPUTE

L'homme incapable :

Je ne peux pas décider de prendre une automobile qui ne m'appartient pas. Je ne peux même pas penser à la possibilité de prendre une décision, je ne peux pas créer de mouvement, je manque de toute sorte de motivation.

L'homme seul :

On dirait que nous sommes deux hommes incapables au beau milieu de nulle part, j'ai passé des heures à imaginer la possibilité de prendre l'automobile, mais je n'ai pas eu la force d'y aller, de m'en emparer, de changer le cours de cette nuit.

La dernière impulsion a disparu ce matin quand j'ai passé la corde autour de mon cou et que j'ai sauté du petit tabouret qui est habituellement dans la cuisine pour pouvoir attraper les choses qui sont dans les placards, mais qui ce matin se trouvait dans le garage car je l'y avais amené discrètement pendant que tout le monde dormait.

J'ai réussi à sentir le manque d'air

et

d'un

coup

une

nouvelle bouffée d'air

C'était ma femme.

C'était une bouffée d'air mais elle était différente de la bouffée d'amour que j'ai ressentie quand je l'ai vue pour la première fois.

Celle de ce matin était une bouffée d'air froid, humide, verte.

Comment tu es arrivé jusqu'ici ?

L'homme incapable :

À pied. Seul.

La seule chose dont je suis capable c'est marcher sans but, sans lieu précis où aller, cela fait des semaines que je le fais et c'est bien, plus rien ne m'afflige. Et toi ?

L'homme seul :

Je suis arrivé à pied. Seul.

Je ne sais pas quelle distance j'ai pu parcourir sur la route en suivant les lumières phosphorescentes du chemin.

J'ai suivi une trace jusqu'à arriver précisément ici.

Nous pourrions prendre l'automobile ensemble ?

L'homme incapable :

Et partir sans destination.

L'homme seul :

Traverser les frontières et apprendre de nouvelles langues.

L'homme incapable :

S'inventer d'autres biographies quand les gens nous demanderont des choses sur nous.

L'homme seul :

Raconter à chaque fois une vie différente,
que nous sommes poursuivis par des policiers comme dans les films.

L'homme incapable :

Que nous sommes champions de catch mexicain.

L'homme seul :

Que nous allons chercher de l'or dans des mines cachées dans la montagne.

L'homme incapable :

Que nous aspirons à détenir le record Guinness de deux hommes qui font le tour du monde à pied.

L'homme seul :

Deux tours du monde. Horizontalement et verticalement.

L'homme incapable :

Comme ça nous pourrions connaître beaucoup plus de pays.

L'homme seul :

Nous pouvons nous retrouver sans essence au milieu du désert, comme dans les films.

Et c'est à ce moment qu'un camionneur arrivera et nous emmènera dans sa cabine pour partager son sandwich bien gras et sa cannette de Coca-Cola avec nous...

L'homme incapable :

... et nous accepterons par courtoisie alors que ça nous retourne l'estomac de dégoût.

L'homme seul :

Parce que le camionneur aura les dents jaunes à cause de la cigarette et les cheveux poisseux à cause du nombre de jours accumulés sans prendre de douche.

L'homme incapable :

Nous descendrons à la prochaine station-service.

L'homme seul :

Et nous partirons à pied jusqu'à...

L'homme incapable :

(Silence, L'homme seul, le regarde.)

Je ne sais pas jusqu'où.

Je n'ai plus d'imagination.

Qui pourrait avoir abandonné une automobile au beau milieu de la nuit ?

L'homme seul :

Peut-être quelqu'un qui s'est senti sans échappatoire. Peut-être un fugitif, un prisonnier, un homme violent, un homme accablé.

C'est étrange que cette chanson n'arrête pas de tourner en boucle. Je ne comprends pas les paroles de cette chanson, je ne parle pas français.

L'homme incapable :

Dans la chanson un homme dit à une femme de monter dans l'automobile, ensuite ils décident qui va conduire. Finalement c'est l'homme qui prendra le volant. Il y a du whisky dans la boîte à gants, et aussi des cigarettes. L'homme perd le contrôle et les deux meurent en plein milieu de la route.

Cependant, tout semble être une invitation à une aventure sans lendemain.

C'est une métaphore.

... J'imagine que tu sais ce qu'est une métaphore.

L'homme seul :

Oui.

En gros... c'est dire une chose en utilisant quelque chose qui lui ressemble.

L'homme incapable :

Moi j'aime les coups d'un soir. Je reste juste immobile et je laisse les autres mains, les autres peaux transpercer tout mon être.

Pourquoi tu ne montes pas ?

L'homme seul :

Dans l'automobile ?

Tu veux avoir une relation sexuelle avec moi ?

L'homme incapable :

Si toi tu veux.

Je ne suis pas capable de prendre des décisions et je ne suis pas capable de dire non.

L'homme seul :

Ma mère est catholique

...

En plus ces chaussures ne sont pas faites pour gravir une montagne.

L'homme incapable :

C'est juste une colline.

L'homme seul :

Alors descends toi, tu me donnes un coup de main et nous regardons ce qu'il y a à l'intérieur.

L'homme incapable :

Je ne peux pas, je t'ai dit que je manque de toute sorte de motivation.

L'homme seul :

Si tu m'aides je peux te laisser me toucher.

L'homme incapable :

Je ne suis pas capable de le faire malgré l'envie folle qui me démange les mains. J'aimerais te toucher.

L'homme seul :

Ça c'est inhumain, me laisser ici au beau milieu de nulle part, en bas de la montagne, seul, dans l'obscurité.

L'homme incapable :

Je t'ai dit que je ne peux pas. En plus je ne te comprends pas. Mourir au beau milieu de nulle part, en tombant d'un ravin, c'est une manière de trouver la mort plus dramatique, au moins plus poétique, que de se pendre avec une cravate...

L'homme seul :

Ce n'était pas une cravate, c'était une corde. La corde que nous utilisons pour attacher le chien. Il a la fâcheuse habitude d'aller chez les voisins et de déchirer leurs sacs poubelles.

L'homme incapable :

(Silence.)

Je t'ai laissé une chance de prendre l'automobile jaune, de ne rien dire, je t'ai cédé ma chance en dépit de ma meilleure position, tu ne peux pas me traiter d'inhumain, c'est juste que je n'ai pas envie, je n'ai pas d'entrain, je n'ai pas le courage de descendre dans l'obscurité, en tâtant le terrain face à la possibilité de dégringoler jusqu'en bas pour trouver une destination finale que je cherche désespérément, certes, mais que je ne souhaite pas trouver violemment, parce que je possède non seulement l'aboulie comme sens, mais je possède aussi la peur la plus absolue et la plus noire, la peur panique d'affronter le néant à visage découvert.

Tout ça...

Malgré le fait de savoir que je pourrais te toucher.

Que tu pourrais passer ta langue sur mon dos.

Que je pourrais sentir le bruit de ton torse
et ton souffle... sec.

Tu peux enlever tes chaussures.

L'homme seul :

Une montagne pieds nus, les pierres se mettent entre les orteils, je ressens le tranchant du terrain, il est humide, mou, j'enterre chaque pied jusqu'aux chevilles, j'escalade, je m'efforce. Je sue. Je tombe.

J'arrive.

Tu es définitivement une mauvaise personne.

L'homme incapable :

Définitivement tu es un homme stupide.

Ils s'embrassent.

L'homme seul :

Tu ne m'as rien dit de ta vie.

L'homme incapable :

Je suis artiste.

L'homme seul :

Peintre ?

L'homme incapable :

Musicien.

Je peux jouer de plusieurs instruments.

L'homme seul :

Pourquoi tu es ici ?

L'homme incapable :

Il y a un mois j'ai reçu une lettre et j'ai décidé de marcher.

Depuis ce jour,

je monte dans les trains du métro en pensant qu'une aventure intéressante va se dérouler.

Je pense à de supposés dialogues.

Je fantasme dans mon esprit sur des rencontres furtives, sur des discussions avec un étranger au sujet de films, avec lui nous partageons le même goût stylistique.

J'imagine toujours que ce train peut transporter quelqu'un qui changera ma vie.

J'ai un virus. Je vais mourir.

6. LA RÉSIGNATION

L'homme incapable :

Si je pouvais choisir, je n'achèterais jamais une automobile jaune.

L'homme seul :

Pourquoi ?

Moi, je pense que c'est laid et trop tape-à-l'œil. Peut-être que le propriétaire aime qu'on le regarde.

L'homme incapable :

Peut-être que le propriétaire l'a choisie parce que personne ne volerait une automobile jaune, elles sont difficiles à revendre au marché noir bolivien. Mais cela annule l'hypothèse du propriétaire qui aime qu'on le regarde.

L'homme seul :

C'est vrai.

L'homme incapable :

Qu'il aime qu'on le regarde ou la précaution pour ne pas qu'on la lui vole ?

L'homme seul :

Les deux. Ça doit être à cause de la couleur que nous n'avons pas été capables de prendre l'automobile... si elle avait été rouge...

L'homme incapable :

Ou blanche...

L'homme seul :

Ou verte.

L'homme incapable :

Ou grise...

L'homme seul :

Peut-être.

L'homme incapable :

J'ai entendu que les couleurs influent sur l'état d'esprit des personnes. Comme la musique. Peut-être que j'ai été entouré toute ma vie par la couleur qui ne me correspond pas ou que j'ai joué le mauvais instrument.

L'homme seul :

C'est une bonne explication physique pour l'échec. Ça doit être en rapport avec les vibrations que produisent les objets.

L'homme incapable :

Moi je ne pense avoir échoué, c'est juste que je manque de motivation.

En plus, c'est une caractéristique que j'ai acquise quand j'ai reçu la lettre. Avant je prenais des décisions, peut-être que j'en ai trop prises et que je me suis trompé sur plusieurs d'entre elles.

Maintenant je n'ai plus rien à décider. J'ai juste à attendre.

En revanche, toi oui, tu as échoué, tu as passé des heures à essayer de prendre l'automobile pour partir loin, pour tout abandonner et tu n'as pas pu, tu es toujours là bien ancré, au beau milieu de la nuit, à regarder en direction du véhicule, dissimulant ton envie de le posséder, de le regarder, de le renifler.

L'homme seul :

C'est vrai. Mais depuis un autre point de vue toi aussi tu as bien échoué : tu n'as pas été capable de te réinventer. On appelle ça la résilience.

Tu as décidé d'attendre au lieu de rendre profitable cette attente.

Un problème est toujours une opportunité.

L'homme incapable :

Ça, c'est une phrase toute faite pour nous maintenir comme des agents économiques.

Nous les êtres humains nous n'aurions pas le droit de vivre pour nous-mêmes ?

Parfois je pense que

la

ville

se présente comme un espace interminable de contradictions

une paranoïa

un paradoxe

paraplégie citoyenne

la schizophrénie du mouvement.

Nous sommes des parasites les uns pour les autres.

Ainsi nous justifions les relations intrinsèques et malsaines que nous avons entamées.

Ils s'embrassent.

7. L'INCERTITUDE

La femme perdue :

J'avance. Maladroitement. Lentement. Je ne regarde pas devant moi, je vois juste les pas que mes pieds dessinent sur la route. Je trébuche. Il y a une lueur qui éclaire mes pieds. J'ai les pieds froids, sans chaussettes et ils se réchauffent un peu avec la lueur. C'est une lueur faible, blafarde, taciturne, nocturne, perdue.

Elle vient de... d'en bas, oui elle vient d'en bas et elle arrive, tiède, presque imperceptible, au bord de la route.

La lueur est perceptible sur la ligne blanche et s'estompe sur l'asphalte grise, elle se déploie sur les petites pierres.

Là-bas, l'un en face de l'autre, il y a deux hommes qui parlent.

Ce sont deux hommes, ni grands, ni petits, deux hommes, deux silhouettes noires qui se dessinent dans la nuit.

Je marche, et peu à peu je me rends compte que je donne un triste spectacle.

À mi-chemin, je réfléchis à ce que je vais dire quand j'arriverai jusqu'aux deux silhouettes qui scintillent au loin.

Je pense. À. Au. Problème que peuvent représenter ces deux hommes pour ma vie.

Je pense à mon intégrité physique, mourir ici serait un triste spectacle, dans ces conditions, dans cette décadence physique et avec ces talons qui se tordent, qui résonnent sur l'asphalte.

J'attire l'attention.

L'homme seul :

Une femme marche, elle se dandine sur la route.

L'homme incapable :

Elle vient pour l'automobile jaune.

L'homme seul :

Bonsoir. L'automobile...

La femme perdue :

C'est incroyable, il n'y a pas d'automobiles sur cette route cette nuit.

L'homme incapable :

Cette automobile jaune abandonnée au beau milieu de nulle part sur cette route de nuit avec les clefs sur le contact et la radio allumée ne vous appartient pas ?

La femme perdue :

Non, moi je suis juste une femme qui donne un triste spectacle.

L'homme seul :

Pas de problème pour ça, ici nous donnons tous un triste spectacle, nous sommes l'ombre de ce que l'on attend d'un être humain.

L'homme incapable :

Mais ce n'est peut-être pas si grave, la nuit est faite pour les spectacles tristes, le jour magnifie les décadences.

L'homme seul :

C'est vrai. Pendant la nuit la décadence paraît poétique.

Il suffit simplement de regarder comment se dessinent nos silhouettes sur l'asphalte.

La femme perdue :

Les trois silhouettes sur l'asphalte...

8. LE NÉANT

La femme perdue :

Vous êtes en train de me dire que cela fait des heures que vous êtes ici à décider qui prendra l'automobile ?

L'homme incapable :

Plus ou moins, lui ça fait des heures, moi ça doit faire seulement une cinquantaine de minutes que je suis là.

L'homme seul :

Ça revient au même, ce n'est pas significatif... même au bout de dix heures tu n'en serais pas capable.

L'homme incapable :

Nous nous sommes embrassés aussi.

Deux fois.

La femme perdue :

Deux hommes incapables au beau milieu de nulle part, restant sans rien faire, sans en venir aux mains comme tous les hommes, sans débattre avec des arguments douteux, sans esprit de compétition... Ça c'est étrange, deux hommes qui ne veulent pas se faire concurrence, qui n'ont pas besoin de se mettre à l'épreuve, qui n'ont besoin de rien démontrer à personne, qui n'ont pas besoin de renvoyer une image...

L'homme seul :

En ce qui me concerne, j'ai déjà été trop souvent en concurrence, même avec moi-même.

L'homme incapable :

Pour ma part, ça n'a jamais été une de mes motivations, à vrai dire je manque de toute sorte de motivations... avant j'en avais quelques-unes, très peu, et je prenais des décisions erronées.

C'est pour ça que je ne suis pas connu dans le milieu.

Dans le milieu des musiciens.
Je joue de plusieurs instruments.
J'aime le jazz... expérimental.

La femme perdue :

Moi aussi j'aime le jazz.

L'homme seul :

Prends l'automobile jaune : les clefs sont sur le contact, nous ne l'avons pas touchée, nous ne te dénoncerons pas, nous ne dirons jamais que nous t'avons vue... mais tu dois le faire rapidement avant qu'il n'y ait plus de batterie. Nous ne savons pas depuis quand les phares et la radio sont allumés.

La femme perdue :

Merci beaucoup mais je ne peux pas. (*Silence incommodant.*) Je me suis promise quelque chose à moi-même et pour la première fois de ma vie je vais m'y tenir.

L'homme incapable :

Tu perds une opportunité.

Je ne sais pas ce que tu as pu te promettre, mais ce n'est sûrement pas de ne pas prendre une automobile jaune, encastrée dans un ravin, à l'aube, avec les portières ouvertes, les clefs sur le contact et une valise sur la banquette arrière...

La femme perdue :

Si c'est ça.

L'homme seul :

Alors tu connaissais l'existence de cette auto, c'est un piège et nous sommes presque tombés dedans.

La femme perdue :

Non, je ne sais rien de cette mystérieuse automobile jaune, en fait je ne sais même pas où je me trouve, ni de quelle manière je suis arrivée ici. C'est juste que je ne comprends rien, je ne

comprends pas la signification de cet objet, je ne comprends pas pourquoi elle est là, dans quel but ou pour qui, je ne comprends pas son fonctionnement interne, je ne connais pas son histoire, son kilométrage... et moi, dorénavant, je me suis décidée à ne plus jamais aborder, toucher ou assumer des faits, des choses ou des vérités dont je n'arrive pas à comprendre le fonctionnement.

Vous ne vous êtes pas rendu compte que nous vivons dans un monde où personne ne comprend rien ? Personne ne sait rien et cependant, tout le monde utilise tout : je ne connais pas le mécanisme d'un micro-ondes, je ne sais pas pourquoi parfois un fichier Word se ferme tout seul, je ne sais pas comment sont faits les ordinateurs, comment sont construites leurs mémoires, je n'arrive pas à décrire avec mes mots ce qu'est un « byte », je ne pourrais pas expliquer de quelle manière technique le signal de la télévision arrive chez moi, je ne comprends pas non plus le mécanisme automobile, que ce soit le démarrage, les pièces de rechange, les lubrifications, l'accélération... c'est pour ça que je ne peux pas la prendre, parce que je me suis rendu compte que nous vivons dans une réalité partielle, où nous croyons tout gérer mais en réalité c'est un triste reflet de notre ignorance, une extension décolorée des parties de notre corps, des capacités que jamais nous ne pourrions développer, nous sommes sûrs que le moyen est le message, mais ce n'est pas le cas, il n'y a jamais de message, c'est le moyen, l'appareil, le conduit, le canal qui nous joue des tours car nous croyons le gérer avec arrogance, nous assumons cette position de pouvoir, c'est pour ça que nous sommes ici à regarder cet objet appelé automobile sans rien y comprendre, nous avons juste l'idée de la conduire car nous avons appris que c'est à ça que sert une automobile, mais tout s'avère plus complexe si nous essayons de comprendre pourquoi elle est là, avec cette musique qui résonne, seule, ouverte, communiquant quelque chose d'indéchiffrable et moi je ne veux pas... je veux comprendre une bonne fois pour toutes ce qui se passe autour de moi, je veux comprendre comment fonctionne ce que je manipule, ce que je touche, ce que j'utilise et ce que je ressens.

Je veux comprendre comment fonctionne mon corps.

Elle se décharge dans des pleurs soudains et bouleversants.

9. LA RÉVÉLATION

L'homme seul :

Nous devons prendre une décision.

L'homme incapable :

Moi je ne vois pas pourquoi nous y serions « obligés », tu te crois chef juste parce que tu as été le premier à la trouver.

La femme seule :

Je crois avoir été claire.

L'homme seul :

Ce que je veux dire c'est que si l'automobile jaune est là en train de communiquer quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre nous devons essayer de le déchiffrer.

L'homme incapable :

Je répète que je ne me sens aucunement obligé à ce sujet.

L'homme seul :

Alors tu peux t'en aller, elle et moi déciderons de ce qu'il faut faire.

L'homme incapable :

Je ne peux pas m'en aller, je fais déjà partie de l'histoire, et même si je ne suis pas l'auteur de l'action, j'ai envie de savoir comment elle se termine. J'ai envie d'être le personnage secondaire qui observe depuis l'arrière-plan sans regarder la caméra.

Nous pouvons partir tous les trois, dans un endroit lointain. Si quelqu'un monte en premier, je pourrai monter à mon tour.

L'homme seul :

Nous pouvons être une famille.

La femme perdue :

Moi je ne peux pas former une famille
mon
corps
ne
me le
permets pas.

L'homme incapable :

Moi je peux être ton fils et sucer le lait de tes tétons si tu me le proposes.

L'homme seul :

Moi aussi je peux sucer tes tétons.

La femme perdue :

Je ne peux pas produire de lait.
Je peux juste procurer du plaisir.
Jamais
je ne pourrai transformer
les
pulsations de mon ventre
en râles candides de fertilité.
Mon corps est destiné à être un message et en aucun cas un moyen.

L'homme seul :

Nous pourrions échanger les rôles.
...
Parfois les enfants ne sont pas ce qu'ils prétendent être.
Ils sont un obstacle.
Et tu cesses de les aimer.

Moi je peux être ton fils et me transformer en un homme quand tu cesseras de l'aimer.

La femme perdue :

Tu as des enfants toi ?

L'homme seul :

J'ai seulement un vague souvenir de silhouettes humaines.

La femme perdue :

Tu as pu oublier leurs éclats de rire insistants qui traversent les murs de la maison ?

L'homme seul :

Suivre

la ligne blanche de la route

vide

les sentiments

s'évaporent sur l'asphalte chaude de milieu d'après-midi.

La femme perdue :

Il faut la détruire.

(Silence incrédule des deux hommes.)

Si nous ne pouvons pas comprendre son sens et sa raison d'être, alors il faut la détruire, comme ça il n'y aura plus à se soucier de ce qu'il faut en faire, nous lui conférerons un nouveau sens, le sens du néant, de l'insignifiance, de l'inutilité, et si quelqu'un la trouve il n'aura pas à passer par ce processus tortueux auquel nous nous sommes soumis, contre lequel nous avons été obligés de nous confronter en nous dévoilant face à des inconnus au beau milieu de nulle part et au beau milieu de la nuit. Après ça, vous pourrez me pousser du haut de la falaise.

L'homme seul :

Je suis d'accord, sauf avec l'idée de te pousser du haut de la falaise. Ce lieu devrait être occupé par ma personne. J'ai essayé de me suicider ce matin.

La femme perdue :

Toi tu n'as qu'à me pousser, ensuite ce sera lui qui te poussera.

L'homme incapable :

Non. C'est impossible. N'oubliez pas que je suis un homme qui est incapable de prendre des décisions.

Peut-être que le propriétaire va bientôt apparaître.

La femme perdue :

Dans ce cas, vous résoudrez la situation après l'incendie du véhicule et après m'avoir jetée du haut de la falaise.

Nous devons agir vite.

Ils doivent être en train de me chercher.

L'homme que j'aimais doit être en train de me chercher, il n'accepte pas la honte que je ressens de ne pas pouvoir me reproduire dans un autre être humain.

Je lui avais promis qu'il trouverait au fond de mes entrailles un enfant turbulent.

Un enfant fait de deux moitiés.

Un enfant qu'il devait trouver à l'intérieur de mon ventre et qu'il devait amener à cette réalité agitée.

Je devais expliquer à cet enfant que le courage de deux êtres humains qui désirent être parents méritait sa présence.

Je devais le convaincre de l'importance d'entendre son rire traverser les murs de la maison.

Lui dire en le regardant droit dans les yeux...

que nous avons besoin de ses petites mains, de ses cris enfantins, de ses utopies de dragons, de son innocence manipulatrice.

J'étais chargée d'ajouter à notre vocabulaire des mots tels que :

père

mère

sommeil

jouets

lait

nuit

fièvre

panique

bêtes.

Mais je n'ai pas été capable de tenir ma promesse.

Silence.

Une automobile s'approche. Ils se cachent. L'automobile poursuit son chemin.

L'homme incapable :

Même si j'avais la force pour détruire l'automobile jaune, je crois que nous ne résoudrions pas l'essentiel, et si quelqu'un la trouvait il essaierait de comprendre pourquoi une automobile jaune s'est retrouvée incendiée au beau milieu de nulle part.

La brûler ne ferait que transformer le problème en un autre.

La femme perdue :

Nous sommes des êtres aux abois.

L'homme seul :

Nous pourrions peut-être la conduire vers un lieu éloigné pour gagner du temps.

La police doit être en train de me chercher.

J'ai essayé de m'ôter la vie et ils veulent m'empêcher d'atteindre mon objectif.

C'est ironique, mais il a toujours été dit que la vie est la seule chose qui nous appartient.

Mais ce n'est pas vrai.

Les automobiles sont faites pour être conduites, donc quelqu'un doit la prendre et la déplacer où il voudra, parce qu'en fin de compte c'est le rôle de ce véhicule : transporter peu importe la destination.

La femme perdue :

Je refuse de faire partie d'une solution comme celle-ci, moi je veux comprendre et si je n'arrive pas à la comprendre, je la détruis.

Qui a du feu ?

Je vais faire un grand bûcher, immense, visible de toutes parts, la ville entière saura qu'ici brûle l'insaisissable automobile jaune !

Je ne peux plus supporter ce calme inachevé. J'ai une boule de feu qui me brûle de l'intérieur, une balle qui dévore tout, qui serre, qui tord, qui réclame... ça a été beaucoup de temps de patience, beaucoup de tentatives d'oubli.

Je suis décidée à commencer le spectacle.

Elle court vers l'auto et prend la valise posée sur la banquette arrière.

Elle l'ouvre devant les autres.

L'homme seul :

Des photographies ?

Seulement des photographies ?

L'homme incapable :

La photographie d'un monsieur qui a voulu être révolutionnaire dans sa jeunesse et qui le racontait à qui veut l'entendre pour tolérer l'apparence sombre en laquelle il s'est transformé.

La photographie d'une dame habillée tout en noir, parlant la bouche ouverte pour essayer d'être sensuelle, mais on dirait qu'elle fait des efforts pour ne pas déboîter sa mâchoire.

La photographie d'un homme qui ne supporte pas le désordre, la poussière, les miettes. Il nettoie tout à un rythme effréné avec une éponge.

La photographie d'une femme perdue qui marche de nuit avec des talons hauts. Elle monte sur une colline. Elle se parle abondamment à elle-même. Il lui manque du courage pour dévaler le versant de la colline.

Silence.

L'homme seul compare la dernière photographie avec la femme perdue. C'est la même personne.

L'homme seul :

Montons dans l'automobile. Moi je peux conduire.

L'homme incapable :

Tu pourras la fracasser contre un rocher avant qu'il n'y ait plus d'essence ?

La femme perdue :

Ça me semble un bon compromis.

Les trois marchent vers l'automobile. Ils marchent cérémonieusement.

L'homme seul :

Penser

qu'il y a quelques années tout était différent.

La femme perdue :

Tomber

comme une boule de feu ardente dans le vide.

Sentir

que tout est perdu.

L'homme seul :

Croire

que les habitudes, que les bonnes habitudes se sont perdues.

Accepter

la mauvaise éducation.

L'homme incapable :

Se convaincre

du besoin.

Frémir

avec le dernier soupir d'une alliance inachevée et morte.

Déclencher

le corps de l'autre avec les émotions tremblotantes.

Perdre

le sens de la distance, de la paresse, du vide.

L'homme seul :

Mesurer

les saisons froides en centimètres de neige accumulée.

Risquer

jusqu'à l'interdit et la dignité.

Essayer

de nouvelles stratégies de relations personnelles.

L'homme incapable :

Assumer

que la pauvreté est une inspiration artistique.

Jouer

avec les tragédies des autres.

La femme perdue :

S'approcher

d'un espace sanglant.

Imaginer

un homme mort avec les tripes à l'air.

L'homme seul :

Visualiser

un terrain vague, une décharge, une maison en carton.

La femme perdue :

Écouter

des éclats de rire étouffés dans des pleurs.

Pressentir

que la misère nous inonde et entre dans nos peaux exhalantes .

Vomir

les odeurs aigres qui se sont emparées de nos langues.

L'homme incapable :

Flairer

l'odeur désagréable de tabac froid qui se dégage de ses vêtements.

L'homme seul :

Affirmer

qu'elle parle en mastiquant de la merde.

Affronter

la vitesse des mots qui sortent comme des couteaux.

L'homme incapable :

Marcher

dans un champ de bataille non désiré.

Transgresser

l'accord tacite du silence établi quand nous étions encore innocents.

La femme perdue :

Ouvrir

les yeux, les bras, les cuisses.

Accepter

les liquides qui déferlent comme des torrents d'encre noire.

L'homme seul :

Absorber

la bouffée d'air congelée qui vient nous pétrifier.

L'homme incapable :

Construire

la maquette d'une ville sans angles où nous pourrions changer de direction.

L'homme seul :

Construire

la maquette d'une ville sans ruelles où nous pourrions nous cacher.

Un à un ils montent dans l'automobile.

La musique cesse.

On entend le bruit d'un moteur.

FIN